



## LA NUIT DE PARIS.



. . . . . Darkness visible.  
MILROY.

Les belles-lettres, dont il est écrit dans l'antiquité qu'elles demeurent avec nous; qu'elles voyagent avec nous; qu'elles nous suivent à la ville et à la campagne; qu'elles se placent à nos côtés, la nuit, à table, au bain, à la promenade et au théâtre; qu'elles se mêlent à nos affaires et à nos loisirs; qu'elles augmentent nos plaisirs et nous consolent de nos peines: ces belles-lettres



n'existent plus aujourd'hui. Elles vivent dans notre pensée, comme un souvenir d'enfance, comme une réminiscence de collège, comme l'exergue d'une médaille ancienne et perdue.

Cependant quelques élus, peuple de prédilection, se sont efforcés, comme ils l'ont dit eux-mêmes, d'emmener *leur Muse au désert*; d'autres, au sein du tumulte de la cité, ont préparé d'élégantes et studieuses retraites; puis, formant entre eux une paisible colonie, ils ont voulu, pour quelques instants, échapper à la vie de secousses, d'agitations, d'incertitude, de fatigues et de dangers, qui presse de toutes parts la société actuelle.

Ils ont retrouvé les longues causeries, les loisirs laborieux, les rapides conceptions, le choix du sujet, la lenteur d'exécution, les études du passé, et les rêves d'avenir. A ceux-là sont échus les réunions d'artistes avec l'esprit désoccupé, la saillie éclairée, les tournois littéraires, la conversation avec tous ses charmes de coquetterie et d'abandon, les joies et les mécomptes de la vanité; à ceux-là aussi le temps de voir, de comparer ou de juger, en un mot, les patentes et les maîtrises de critique, d'appréciation, et de bon goût.

Pour nous, il n'en est pas ainsi. Emportés et impitoyablement tourmentés par le flot périodique, livrés à la plus violente et à la plus per-

pétuelle tempête, nous n'entrevoions ni calme, ni lumière; pour nous, plus d'azur, plus de clarté; des ténèbres lourdes, remuantes, profondes nous entourent et nous accablent.

A chaque heure, à chaque minute, nous avons une pensée à développer, un enseignement à donner, une exhortation de paix ou de combat à faire entendre; et, pendant ce temps, il faut aussi, ouvriers infatigables, songer à la manœuvre, surveiller tous les mouvements, consulter un horizon qui n'apparaît qu'au feu des éclairs, et rejeter bien loin, comme de funestes tentations, les vœux d'inaction et de repos.

Les encouragements et les récompenses sont pour nous des choses inconnues; il n'y a plus pour notre peine que des salaires; et notre triste tâche s'accomplit au milieu des injures, de la haine, des rencontres sur le pré, des calomnieuses et envieuses attaques, des dégoûts, des condamnations, et de la plus funeste connaissance des choses et des hommes.

Ainsi, les progrès du grand enfantement européen, les produits des arts et de l'imagination, les joûtes d'éloquence parlementaire, les discussions des intérêts publics, les solennités du barreau, les fêtes nationales, l'éclat du théâtre, les peuples avec leurs inquiètes vicissitudes, la liberté et le trône, sont pour nous des cadavres



froids et inanimés; nous cherchons à découvrir quel est le mécanisme de l'existence sociale; le corps politique et le corps civilisé gisent sous nos scalpels; pour nous tout est recherche, tout est récit; il n'y a plus de sensation. Impassibles investigateurs, c'est pour nous un devoir que de nous isoler de toute peine et de tout plaisir. Épouvantable condition!

Heureux, quand une pensée d'utilité générale vient rafraîchir et ranimer nos forces!

Oh! que ceux que je ne sais quelle fatalité a condamnés comme moi aux travaux de la presse périodique, disent ce qu'il y a de pénible et d'invincible abattement pour toutes les facultés de l'esprit et tous les membres du corps, dans une journée commencée par la nouvelle de l'une de ces calamités publiques, maintenant si fréquentes, et terminée par l'audition complète et nécessaire d'un drame comme on les fait aujourd'hui, après avoir traversé, pendant les heures intermédiaires, les débats des deux Chambres, une séance de l'Académie, et la longue série des faits, des gestes et des paroles de nos populations modernes.

Dans de tels moments, l'affaissement et la souffrance éloignent toute possibilité de sommeil.

Alors les distractions énergiques, celles qui, par une prompt succession d'impressions fortes,

rappellent en nous avec vivacité les éléments d'organisation et de puissance, se montrent comme les seules voies pour sortir de cet état inerte qui est le plus insupportable des tourments. Alors on s'irrite contre ce bruit de Paris qui se tait, contre cette lumière qui s'éteint, contre ce sommeil qui, par une torpeur progressive, fait tout rentrer dans l'immobilité; on s'indigne contre les ténèbres et contre toute cette existence industrielle, qui se retire et semble désertier la ville. Alors on veut et l'on cherche à tout prix la vie et le mouvement.

Quand tout est calme, sombre, et fermé; lorsque de lointains roulements de voitures, quelques cris faibles et bizarres, et le pas mesuré des patrouilles se font seuls entendre encore; soudain, près d'un théâtre triste et noir, comme un édifice abandonné, en face de la Bourse, ce monument si étonné de se trouver sous notre ciel d'occident, une fenêtre s'éclaire et luit. Bientôt des paroles hautes, sans suite, mais gaies, folâtres, éclatantes et rapides surtout, viennent frapper l'oreille du factionnaire, qui s'ennuie à garder le péristyle corinthien du temple de l'agiotage; le bruit des verres se mêle à des chants presque fantastiques, d'harmonie incorrecte et inattendue, puis les cris se succèdent et se croisent, des détonations suivies de rires longs et



tumultueux sillonnent ces discordances. Écoutez : que de noms connus arrivent jusques à vous ! voici toute la galerie contemporaine ; les jugements se forment vite, les arrêts sont inexorables et laconiques : tableaux, livres, statues, vers, estampes, journaux, drames, musique, discours, lois, opinions, faits ; quel brillant défilé ! tout est de leur ressort, leur compétence est universelle. Les interlocuteurs semblent lire un catalogue. Écoutez encore : voici des promesses de courage, des protestations de conviction et d'intégrité ; voici l'épigramme et le sarcasme, l'éloge sincère ; vous entendrez ensuite les conseils, les plans, les idées. L'ivresse arrive. Quel tonnerre ! quelle étourdissante confusion ! et cependant il y a de toutes parts, de tous les coins de la salle, la plus étonnante débauche de reparties spirituelles, de sentences à retenir, d'expressions à conserver, et en même temps d'effrénés récits et d'effroyables anecdotes. Est-ce une fête de démons ? Quelques passants s'arrêtent inquiets, les patrouilles ralentissent leur marche, et tous, après quelques minutes d'attention, se retirent en riant, de ce rire de désir et de convoitise, dont l'expression est indéfinissable.

Mais tout a cessé, on a soufflé les dernières bougies du café des Nouveautés. La nuit est parfaite.

Les convives se sont séparés, et la place a retenti de leurs adieux ; il y a encore là de bonnes saillies à recueillir. Ces hommes de travail et de fatigues ne peuvent songer sans dédain aux reproches de dissipation, de désordre et d'orgie qui les poursuivent ; peuvent-ils se quitter sans jeter un ironique défi à ce monde qui leur demande tant de qualités, et ne leur accorde pas un seul vice ; à ce monde, pour qui l'imagination doit toujours enfanter, sans obtenir qu'il lui soit permis de se vivifier et de se retremper ; non pas qu'elle soit soumise à la nécessité de semblables récréations ; mais parce que le plaisir a toujours réclamé des conditions d'intensité égales à celles qui ont dirigé le travail ?

La vie de nuit est morte à Paris. Sa destinée a quelque chose de monumental qui la place au-dessus de cette frivolité d'observation, qui, au premier abord, semble seule lui convenir. Avant 89, on vivait à Paris, pendant la nuit, avec les mêmes détails d'aisance et de luxe que ceux qu'offraient les heures les plus animées de la journée. En ce temps-là, la noblesse et la roture, la richesse, la médiocrité et la pauvreté, l'oisiveté et le travail, le vice et la vertu avaient pendant la nuit leurs mœurs, leurs habitudes, leurs quartiers, leurs allures même ; tout cela était défini, réglé et régulier. On en connaît les récits.



Jusqu'en 1800, ces traditions furent complètement effacées. Pendant cette période d'années, la terrible existence dont on vivait le jour ne permettait guère les nocturnes réjouissances.

Le Directoire, et après lui l'Empire et le Consulat, virent renaître une partie de cette ténébreuse civilisation. Partout alors la débauche se réorganisa. On installa des maisons de jeu; elles étaient très-multipliées, et ne se fermaient que fort tard; le Palais-Royal brilla de tout son éclat d'impudence et de dévergondage; les bals, les caveaux, les jardins, les colisées, les vauxhalls, les redoutes, les théâtres licencieux ouvrirent mille asiles au libertinage; il se forma alors une population vouée à la plus crapuleuse turbulence; ce monde se levait à minuit.

1814 trouva les choses un peu moins ardentes; mais il y eut, en ce moment, comme une renaissance du vice. L'Empire appelait perpétuellement à Paris des officiers pressés de se gorger des plaisirs qu'ils payaient avec l'or de l'Europe vaincue; la restauration fut amenée dans nos murs par l'Europe affamée de nos délices parisiennes, si vantées dans toutes les autres capitales. Alors Paris ne s'éteignait plus; le Palais-Royal et les rues adjacentes ne connaissaient ni le silence, ni l'oisiveté.

Graduellement tout a disparu; plusieurs mai-

sons de jeu ont été fermées; toutes les autres ont vu réduire le nombre des heures de leur dévorante activité. Aujourd'hui les bals publics sont soumis à un régime sévère; les tribunaux veillent à la pudeur de la danse populaire; les lieux de vagues plaisirs subissent les plus rigoureuses prescriptions; les cafés, les cabarets, les plus obscurs réduits d'ivrognerie sont astreints à la plus minutieuse observance des règlements; le Palais-Royal, cette infecte Capoue d'autrefois, n'est plus qu'un bazar; enfin, par un ordre récent, tous les théâtres doivent avoir achevé leurs représentations à onze heures précises.

Ces faits suffisent pour démontrer que la vie de nuit, disons le mot, la licence, a toujours été, à Paris, en raison inverse de la liberté politique. Ce rapprochement n'est pas sans intérêt, car l'observation générale lui donne le plus haut degré de vérité.

En Angleterre, le calme de la nuit est une chose sacrée en quelque sorte; excepté dans le Strand, à Londres, nul n'oserait le troubler. En Italie, au contraire, la nuit a conservé ses privilèges de plaisir et de vie bruyante; et, chose digne de remarque, Turin, Milan, Venise, et Naples, villes soumises à des jougs absolus, ont gardé, dans toute leur plénitude, les traditions du tumulte nocturne.



Aux États-Unis, nord-Américains, il y aurait crime de lèse-nation à troubler le repos de la nuit : en Espagne et en Portugal, la nuit ouvre et commence une époque de véritable affranchissement.

Enfin, l'Allemagne, cette terre de servitude réelle et d'indépendance contemplative, charme ses nuits par des chants d'harmonie grave, mélancolique et prolongée, et par les monotones répétitions des crieurs publics, qui mêlent, à l'annonce des heures, l'agréable invitation de prier pour les trépassés.

Ces réflexions m'accompagnaient, en suivant la rue Vivienne, au sortir d'un de nos soupers habituels du café des Nouveautés, ce Procope de la presse périodique. C'est donc là seulement que s'est réfugiée, à Paris, la vie de nuit telle qu'on peut l'avouer. C'est nous, gens de labeur, qui lui avons ouvert et consacré ce dernier asile; Frascati perd chaque jour de son éclat; et si quelques files de fiacres annoncent de loin en loin quelques réunions, quelques soirées, quelques bals, on peut presque dire que rien ne transpire au dehors de ces fêtes sans gaieté et sans plaisirs.

Il y a de quoi frémir à songer que le besoin peut, aujourd'hui, assiéger un étranger à Paris, en pleine nuit, sans qu'il lui soit possible de

trouver, dans cette riche et vaste capitale, si attentive à tout prévoir et à tout exploiter, un seul endroit où il puisse obtenir, à quelque prix que ce soit, un repas, je ne dirai pas convenable, mais suffisant!

Les bureaux de loterie, seuls, par un privilège peu honorable pour l'administration qui le concède, restent ouverts après la fermeture de toutes les autres boutiques.

La liberté de 1830 a achevé l'œuvre de destruction. Maintenant des patrouilles nombreuses, armées de soupçons et d'un certain appétit de captures, parcourent la ville à toute heure et en tous sens.

Les troupes de ligne, la garde nationale, la garde municipale ne suffiront plus à ce rude service. Les patrouilles *grises* ont été inventées. Familiers de l'inquisition politique, recors de l'ordre public, les hommes qui forment ces bandes marchent muets et armés de bâtons, de poignards et de pistolets cachés. Une voiture arrêtée, le bruit d'un marteau de porte, un mot d'adieu, un refrain, un éclat de rire, tout est délit à leurs yeux. Ils entourent et cernent le coupable; ils font résonner à son oreille ce terrible mot de *papiers*; ils infestent la nuit de Paris, comme le médecin de l'île Barataria infestait le dîner de Sancho. Les patrouilles grises



peuvent être comparées aux sbires de l'État de Venise, qui, sans uniforme, vêtus d'habits de grande route, effraient le voyageur qu'ils doivent protéger. La soif de l'arrestation les dévore.

Les postes ont été doublés ; les sentinelles veillent à chaque coin. La Bibliothèque royale seule avait été oubliée. Autour du Palais-Royal et des Tuileries, tout est soldat, tout est factionnaire, tout est *Qui vive ?* Le trottoir du Carrousel, jusqu'ici respecté, a maintenant sa garde spéciale et ses soldats chargés d'éloigner des grilles le passant accoutumé à les chercher comme un appui. L'hôtel qui regarde le château, cet hôtel, ancienne demeure de Cambacérès dont Napoléon disait qu'il dînait comme un prince, cette maison livrée successivement aux grenadiers de l'île d'Elbe, aux Cent-Suisses de Louis XVIII et aux pages de Charles X, les petites écuries, les ailes du Louvre inachevé, l'hôtel des anciens fourriers de la maison du roi, sont devenus des casernes où s'agite, jour et nuit, une garnison d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Jamais vigilance ne fut plus complète ni plus active ; je le répète, la Bibliothèque royale seule en avait été exceptée ; aujourd'hui elle a perdu son précieux cabinet des médailles, mais elle a deux factionnaires de plus pour protéger ses médaillers vides et dépouillés.

Et je poursuivais ma route, épiant et recherchant avec avidité tout ce que Paris, mort ou endormi, pouvait encore recéler de parties vivantes et actives ; il était trois heures après minuit.

Je traversai le Palais-Royal ; quatre gardes municipaux s'y promenaient seuls ; tout dénotait en eux l'ennui de cette faction sous de longues voûtes qui se creusent en compartiments carrés et réguliers, et présentent l'aspect d'un cloître. Est-ce pour compléter cette illusion que les gardes municipaux étaient encapuchonnés de capotes de bure, comme les enfants de saint François ? Au moment où je passai près d'eux, ils me regardèrent, et leurs yeux étaient comme un interrogatoire, ou comme un procès-verbal.

Dans la rue Saint-Honoré, près de la place du Palais-Royal, il y avait quelque mouvement. Le poste de la troupe de ligne et celui de la garde nationale faisaient ensemble assaut de politesse, de consommation et de galanterie, auprès des cantinières qui, là comme aux Tuileries, arrivent en foule, munies de petits pains, d'eau-de-vie, de cigares et de cervelas ; délicieuses provisions qui, avec le bouillon et le café au lait des fourneaux ambulants qui viennent au point du jour, embellissent et abrègent la nuit du soldat-citoyen.